

**Initiation à la conception
architecturale et indiscipline
intellectuelle**
Sébastien VERLEENE

Initiation à la conception architecturale et indiscipline intellectuelle

Douter donc faire apparaître. Telle pourrait être la maxime du chercheur et de l'étudiant en architecture. Le *faire apparaître* serait la connaissance. Le *doute*, la question. Le *donc*, logé entre le questionnement et la connaissance, serait le lieu des chercheurs en tous genres : praticiens de l'habiter, chercheurs universitaires, enseignants, étudiants, habitants-aménageurs (Perq 1998).

Pour Gaston Bachelard, « toute connaissance est une réponse à une question » ; non une découverte d'un *donné* universel mais une représentation. « Rien n'est donné. Tout est construit » (Bachelard 1938). Augustin Berque parle lui de *cosmophonie*, c'est-à-dire comment apparaît le monde propre à telle société à tel moment de l'histoire (Berque 2014). C'est cet *apparaître d'un monde* qui mobilise le chercheur.

Lorsqu'il cherche il s'applique à faire apparaître un monde. Lorsqu'il enseigne, il invite les étudiants à confronter leur représentation du monde à cette cosmophonie en devenir. La rencontre recherche/enseignement se situe exactement là – à la croisée de ces mondes représentés par les connaissances que chacun en a. En bref, un jeu cognitif de questions/réponses dont la finalité serait de faire apparaître des mondes – des mondes habités, pour nous, architectes.

L'habiter est notre *milieu* – terme mystérieux particulièrement adéquat puisque, comme le note Augustin Berque, *milieu* a le double sens de centre et d'environnement – en nous et autour de nous. A ce titre, nous ne parlerons ni d'environnement, ni de territoire – termes anthropocentriques – mais de milieu de vie.

Selon nous, la pertinence du questionnement est liée à la prospective, étude des futurs possibles, qualifiée, en 1973, par l'économiste Pierre Massé d'*indiscipline intellectuelle* du fait, « qu'en concentrant son attention sur l'avenir, elle tourne le dos à une forte propension de l'intelligence humaine qui consiste à s'attacher aux certitudes passées pour les transporter dans l'avenir et se représenter celui-ci comme simple projection du passé » (Prévost 1965).

« Regarder l'avenir bouleverse le présent ». C'est par cette « anticipation qui invite à l'action » (Berger 1958) que seront abordés ici les liens entre recherche et enseignement en architecture ; s'adossant à une des plus importantes recherches

prospectives de l'Histoire : le dernier rapport du GIEC¹, qui nous enjoint, en accord avec le protocole de Kyoto et dans un temps très court, à profondément modifier nos comportements pour éviter un réchauffement climatique supérieur à 2°C qui verrait l'effondrement économique, social et sanitaire de nombreux pays.

Cette attitude prospective sera illustrée ici par l'évolution sur plusieurs années de deux exercices – *Habiter* et *Faire* – proposés en atelier d'initiation à la conception architecturale. Résultat de boucles itératives entre recherches et pédagogies, cette évolution vers une éthique mésologique questionne nos comportements en matière d'aménagement – questionnement transdisciplinaire du fait des interactions complexes qui caractérisent le système-habiter.

1 L'habiter.

La première prospection vise la matière – celle constitutive de l'architecture et celle utilisée en atelier d'architecture. Elle s'accompagne d'une première indisciplinisme – la fabrication du vide habité, par les mouvements du corps – courante dans l'enseignement de l'architecture mais surprenante pour de jeunes étudiants peu enclins à établir un lien cognitif entre le corps et l'architecture d'abord perçue comme image ou objet détaché de la vie.

Fraîchement arrivés à la faculté, ils ont hâte de projeter, de dessiner, de construire des bâtiments, des murs, des toits... Bref, ils veulent *faire de l'architecture* tout de suite ! Ils sont dès lors très surpris par le premier exercice : en binôme, mesurer et dessiner l'autre, dans les positions de la vie quotidienne, en explorant les mouvements, et en respectant scrupuleusement les proportions du corps et les articulations.

L'atelier se mue en théâtre de mime, habité d'acteurs maladroits. Les questions fusent. L'incompréhension s'installe. Le doute émerge – salutaire... La proposition pédagogique est la suivante : Habiter engendre le mouvement. Le mouvement génère un haut-relief de vide adossé au sol, qui lui-même engendre un habillage de matière – une forme. L'occasion de rappeler que l'architecture est avant tout une installation de la vie (Madec 2005).

Alors, quel lien avec la recherche ?

¹ Groupe Intergouvernemental d'Experts sur le Climat. Selon le rapport publié en octobre 2014, 97% des chercheurs en exercice en climatologie estiment que le réchauffement climatique est d'origine anthropique.

Tout commence par une salle de bain...

L'exercice se poursuivant, les étudiants devaient concevoir une salle de bain. Quelle surprise de découvrir à la séance suivante, malgré le travail préalable sur le mouvement, lavabos, WC et baignoires, standardisés, juxtaposés, dans des pièces sans lumière ! Le réflexe d'aménagement convoquait d'abord des objets et non de l'espace de vie, révélant l'apparaître du monde de l'eau et du corps dans la maison, réglé par des objets industriels incontournables.

En adoptant une attitude prospective, comment dès lors, déclencher l'invention chez des étudiants porteurs de représentations standardisées ? Comment reconnecter l'action de se laver, au corps, à l'intimité, au confort, à l'eau ? Comment interroger la place de l'eau dans l'habiter ? Comment se saisir de ce réflexe d'aménagement en tant que chercheur ? En tant qu'enseignant ?

Il est d'abord nécessaire de décrypter ces représentations – ici la représentation de l'action « se laver » – et leur contexte culturel, pour signaler à l'étudiant le peu de créativité dont il dispose s'il ne questionne pas l'*habitus* qui, à sa place, répond: « *J'achète les objets dont j'ai besoin pour me laver et je les dispose les uns à côté des autres.* » C'est l'occasion de dé-couvrir la « réalité ». Le bien-être – se laver – est régi par l'importation d'un objet dans l'espace et non par une réflexion sur l'espace lui-même. Le consumérisme est le premier réflexe pour créer le confort.

Cette relation entre l'économie et le bien-être serait, selon l'économiste Tim Jackson, le principal obstacle à la redéfinition d'un modèle durable et équitable.

Nous avons construit ces deux éléments ensemble. Notre économie, destinée à croître encore et encore, repose sur l'accumulation, et est bâtie sur l'idée que c'est ce que veulent les êtres humains. C'est cette idée que la vie accomplie implique l'accumulation de biens matériels, servie par une économie qui en sert toujours plus, qui est au cœur de presque tous les problèmes, parce que les ressources naturelles sont limitées, parce-que la production de tous ces biens matériels a de grandes incidences sur l'environnement, parce-que nous n'avons jamais été capables d'instaurer une égalité sociale (Jackson 2011).

Il faut donc relier la salle de bain au monde – questionner les représentations du bien-être – permettre de penser à partir du corps et non plus de l'objet de consommation – libérer l'étudiant de son *habitus* et favoriser une réflexion spatiale holistique, mieux à-même d'embrasser les défis présents.

En tant qu'enseignant, il faut réfléchir à une méthodologie qui accompagne l'attitude prospective, et régler un dispositif autorisant l'inversion du plein et du vide

alors que les étudiants manquent de maîtrise du dessin. Comment faire du mouvement la matrice de l'enveloppe architecturale ?

Reprenons la réflexion où nous l'avions laissée : la standardisation de l'acte d'aménagement par le réflexe consumériste. On peut légitimement transposer la question à la pédagogie : tout comme les objets sanitaires industriels limitent la morphogénèse de l'espace de bain, le complexe carton-colle utilisé en atelier d'architecture n'agit-il pas en *limitateur* de créativité ? S'accorde-t-il à la durabilité ? L'emploi de matériaux industriels dans l'atelier ne reproduit-il pas le processus actuel d'édification de l'architecture : un assemblage de produits industrialisés ? Une école d'architecture, qui déposerait une éthique mésologique en préalable à l'enseignement, ne devrait-elle pas réfléchir à ses propres poubelles ?

Nous avons entrepris de répondre à ces questions en utilisant l'argile pour faire apparaître les formes de cette salle de bain. Ainsi les étudiants pouvaient poursuivre la réflexion sur le mouvement sans passer par la case *lavabo*.

L'énonciation du programme posait aussi question, le terme même de *salle de bain* portant déjà des représentations restrictives. Nous ne parlons donc plus de *salle de bain* mais d'un ensemble d'actions : se laver, regarder son corps, ranger, se soigner ...

Ces expérimentations s'étant avérées constructives, le processus s'est étendu à toutes les actions de l'habiter. Aujourd'hui, l'exercice *Habiter* explore le quotidien par le biais du mouvement et de l'argile, faisant apparaître de nouveaux mondes habités, tant par leurs formes que par leurs organisations spatiales. Il est ainsi possible de cuisiner dans le salon, de dormir dans la salle de bain, d'aller aux toilettes dans un espace de rangement, de manger au sol ou de lire dans un escalier.

Au-delà de la forme, l'argile a aussi permis de nous changer nous-mêmes, de modifier nos pratiques d'enseignement en supprimant les déchets. L'exercice terminé, les maquettes sont recouvertes d'eau et l'argile redevient matière brute, prête à affronter un nouvel exercice.

En quelques années, l'exercice, au départ nommé *Fonctionnalité*, a glissé vers une exploration de l'*habiter* questionnant les habitudes de l'architecture et de son enseignement, ainsi que les déchets de nos ateliers – tentative en devenir de réfléchir aux liens ténus qui arriment l'aménagement au processus de destruction créatrice (Schumpeter 1942) caractérisant notre économie. Ce mouvement est un virage vers ce que Gilles Clément, au sujet du jardin, nomme *l'idée du meilleur*.

Le meilleur prend au cours des siècles et dans l'histoire du jardin, des formes extrêmement variées parce-que l'idée du meilleur change. Elle change pour des raisons qui sont précises et qui sont en relation avec la pensée aboutie de l'époque à

laquelle se crée ce jardin. Au départ, le jardin est vivrier, avec un enclos pour le protéger du fait qu'on a rassemblé toutes ces plantes-là dans un découvert, les rendant vulnérables en les séparant de leur écosystème où tout s'auto-protège, pour un lieu où l'on dépose le plus précieux. Pour les jardins persans, l'eau est ce qu'il y a de plus précieux et c'est donc logiquement qu'elle est mise au centre du jardin. Pour les jardins classiques, Versailles par exemple, la perspective centrale est très importante et nous amène immédiatement jusqu'à l'horizon ; c'est une certaine idée de la prise du pouvoir sur l'espace, une certaine idée du meilleur (Clément 2013).

Quelle serait aujourd'hui l'idée du meilleur ?

Pour Gilles Clément, l'expression du vivant à travers la diversité est ce qu'il y a aujourd'hui de plus précieux.

La diversité ne se prête pas à la mise en forme dans l'espace géométrique que nous lui attribuons traditionnellement. Dès lors, faut-il que nous continuions à créer des formes telles que nous les avons créées jusqu'à présent, pour parler de quelque chose qui est la diversité ? (Clément 2013)

En réponse à cette question est né le concept du *jardin en mouvement* (Clément 2006) – non figé par sa géométrie – évoluant suivant le déplacement naturel des plantes. Tout comme les formes traditionnelles du jardin entravent l'expression de la précieuse biodiversité, il est possible que les formes usuelles de l'architecture ne puissent plus répondre à l'idée que nous nous faisons du *meilleur aménagement*, à la finitude spatiale, écologique et à une éthique mésologique. La recherche et l'enseignement en architecture doivent donc proposer des dispositifs facilitant l'exploration de formes nouvelles, non plus d'aménagement – terme dont l'étymologie révèle qu'il régissait la coupe des arbres – mais de *ménagement du milieu*² et de réflexion sur nos modes de vie. Tout comme le jardin de Gilles Clément, ne devons-nous pas parler d'*habiter en mouvement* ?

Selon le dernier rapport du GIEC, les émissions de gaz à effets de serre n'ont cessé d'augmenter depuis l'apparition du concept de développement durable. Ne serait-ce pas une illustration de l'impossible évolution vers la durabilité d'un concept – le développement – et d'une architecture - qui se sont construits sur l'idée non durable d'une croissance infinie de l'économie ? Dennis Meadows, auteur du célèbre rapport Meadows publié en 1972 exposant l'impossibilité d'une croissance illimitée dans un monde limité, estime qu'il est trop tard pour le développement durable. Pour lui, « la durabilité est possible quand on est sous le seuil de saturation. Mais quand on est au-dessus, on n'a pas d'autre choix que de redescendre. C'est pourquoi le point de départ de la réflexion ne doit pas être la durabilité mais la résilience » (Meadows 2012).

² Par la suite, nous utiliserons « *ménagement du milieu* » et non « *aménagement du territoire* » pour désigner l'acte de penser l'habiter.

Comment développer un habiter, non plus durable, mais résilient ? Une réponse est peut-être à trouver dans les propositions de l'économiste Tim Jackson pour qui « la première grande mission à accomplir est de fixer des limites écologiques à imposer à nos systèmes économiques ». Nous pourrions aborder l'architecture de cette manière.

Reprenons notre salle de bain. Avons-nous posé la question de l'eau ? Non. D'où vient-elle ? Où va-t-elle ? Comment est-elle traitée ? De quelle quantité avons-nous besoin ? Peu d'entre nous peuvent répondre à ces interrogations. Se promener le long d'un cours d'eau révèle d'ailleurs à quel point l'aménagement du territoire traite outrageusement l'eau, devenue réseau hydrographique ou hydraulique, avec lesquels nous n'entretenons aucune autre relation que d'actionner un mitigeur.

Poser la question de l'eau avant celle de l'espace de bain, la question des interactions avec le milieu avant celle de l'architecture, pour re-liaison l'habiter à son milieu, à son climat. Faire de la chaleur, de l'eau ou de la nourriture le sujet de l'exercice d'architecture. Réfléchir à partir de limites écologiques³ et non plus d'habitudes économiques⁴ ignorantes du milieu de vie. Construire l'usage de la ressource à partir du *sens d'être* de celle-ci et non plus l'inverse. En somme, habiter à l'envers. Fixer une limite écologique plutôt qu'un programme, tel est le point de mire.

2 Le faire.

La seconde recherche vise le *faire* et s'accompagne aussi d'une certaine indiscipline : puisque ces étudiants veulent *faire de l'architecture tout de suite*, nous leur proposons d'édifier un *vrai* projet, *in situ*, un mois après la rentrée, lors de la *semaine de l'architecture*.

Ce dispositif projette les étudiants dans le *faire* en cherchant à déclencher une prise de conscience de ce qu'implique l'acte de construire. D'abord, il s'agit de *faire ensemble* – à dix ou quinze – une architecture de la discussion et du compromis, loin de l'égoïsme des praticiens, dits *stars*, qui habite l'idée que se font nos architectes en herbe de leur futur métier. Ensuite, toucher la matière, tester ses assemblages, ses résistances, ses vibrations et poursuivre les réflexions sur l'économie industrielle de la construction : ici, le *faire* se fait avec la défaite de nos sociétés : les déchets. Enfin, par la réflexion *in situ*, rattacher le projet au monde vrai du milieu de vie.

³ Ecologie : du grec *oïkos*, la maison, la ressource et *logos*, le sens d'être

⁴ Economie : du grec *oïkos*, la maison et *nomos*, l'usage, la loi issue de la tradition

La fierté et l'engouement que suscitent cette expérience chez les étudiants, pourtant perplexes au départ face aux déchets faisant office de matériaux de l'architecture, nous confortent dans notre volonté de traduire en actes, un avis divergent sur les choses (Catsaros 2012).

Alors, quel lien avec la recherche ?

Tout commence par un sol et un toit. Dans le grand parc de Saint-Luc à Tournai, une dizaine d'étudiants se voit attribuer une zone sur laquelle un sol et un toit seront édifiés, formant abri pour le groupe. Pas de mur – contrainte qui pousse à penser la structure architectonique et à organiser un dialogue avec le proche et le lointain.

La fièvre du *construire* est au rendez-vous. Les matériaux de récupération inondent le parc. L'enthousiasme est général et les dernières nuits sont animées d'ombres en mouvement qui, marteau à la main, font résonner parmi les arbres les finitions de ces petites architectures en exercice.

L'expérience fut concluante. Mais le déroulement de la semaine nous permit de saisir les maladresses des étudiants face à leur environnement : peu de ces abris configuraient un jeu spatial avec l'existant. La manipulation des matériaux avait abîmé les subtilités végétales. Toute l'énergie s'orientait vers l'*objet architecture*, certes souvent intéressant, mais au détriment du *déjà-là*, peu exploré, piétiné, *pneusé*.

Une réalisation avait cependant retenu notre attention : l'abri n'était plus un objet architectonique autosuffisant mais installait une lecture des alentours. Nous avons donc tenté de faire évoluer le *faire* vers une attention plus fine au milieu.

Penser l'architecture *in situ* et *in vivo* au sein d'un parc arboré avec de jeunes étudiants pose immédiatement la question des représentations et des comportements face à ce que nous nommons *nature* ; mot que Michel Serres qualifie de *nomination d'éloignement*, en référence à son emploi par « les philosophes qui habitent les villes, qui en sont très éloignés et qui ont complètement oublié ce que, précisément, ils se mettent à appeler la nature » (Serres 1987). L'attitude des étudiants, répandant sans ménagement pour les lieux, les matériaux de leur projet, se focalisant sur leur réalisation, était l'illustration de cet éloignement qui se reflète dans l'ordonnancement du territoire. L'aménagement du monde se fait sans ménagement pour le monde ; pour cette nature globale, qui depuis le siècle de Périclès, est abordée par des sciences analytiques, qui la décomposent en parties, croyant, en les rassemblant ensuite, aborder le tout.

Notre culture a horreur du monde. Pourtant, le monde muet, les choses tacites placées jadis là comme décor autour de nos représentations ordinaires, tout cela qui n'intéressa jamais personne, brutalement, sans crier gare, se met désormais en

travers de nos manigances, fait irruption dans notre culture, qui n'en avait jamais formé l'idée que locale et vague, cosmétique, la nature (Serres 1987).

Comment faire que l'architecture ne soit plus pensée par isolement du monde ? Comment promouvoir un *construire* conscient des défis présents ? Comment agir sur nos représentations pour passer de la simple gestion de l'espace à une intégration spatiale du temps ? Comment regarder le monde d'aujourd'hui avec les yeux de demain et penser un *habiter* pour des gens non encore nés ?

Revenons à notre parc. Les matériaux dispersés sans subtilité par les étudiants montrent que la vie habitant les lieux n'est pas reconnue. Le site, simple support de l'action, est relégué en décor sous le voile de l'architecture.

L'anthropologie peut nous aider à dépasser cette situation, et notamment les travaux de Philippe Descola qui ont déconstruit l'universalité de notre appréhension du monde.

Seul l'Occident moderne a mis en place une cosmologie reposant sur la dichotomie nature et culture, une représentation du monde qui postule d'une diversité culturelle sur un fond d'universalité naturelle (Descola 2011).

Selon lui, la nature est une invention de l'Occident qui détermine notre relation au monde et à l'aménagement, pensé comme une couche culturelle déposée sur un substrat naturel, ce qu'il nomme *naturalisme* - c'est-à-dire simplement le fait de croire que la nature existe.

Des peuples, identifiés par Philippe Descola, ont pourtant développé d'autres ontologies – le totémisme, l'analogisme ou l'animisme – induisant des représentations du monde non dualistes et bien souvent des modes d'habiter durables et équitables parfois multimillénaires ; les aborigènes d'Australie ou les indiens Ashuar d'Amazonie par exemple.

En adoptant une méthode « anthropologiquement productive, c'est-à-dire une méthode qui évite les pièges du dualisme nature et culture, si spécifique à notre cosmologie moderne occidentale » (Descola 2011), d'autres pistes de ménagement du milieu pourraient apparaître et nourrir l'imaginaire des futurs architectes. Cette hypothèse s'est invitée dans notre réflexion, faisant évoluer programmes, matériaux et dispositifs d'observation.

Afin d'orienter le regard vers le milieu plutôt que vers le projet, nous avons entrepris de transgresser l'approche de l'espace en supprimant les matériaux *durs* de la construction ; d'abord en employant uniquement de la ficelle puis, l'année suivante, en recourant juste aux matériaux organiques présents sur les lieux. Parallèlement, la réflexion s'est orientée vers des notions de parcours et de seuil,

faisant du milieu une des matières du projet. Avec la ficelle, les groupes devaient révéler un parcours à travers des espaces existants faits de végétation, de sol, de lumière, de paysage ; avec les matériaux du site, organiser un passage entre des lieux « naturels » préalablement identifiés. Plus aucune zone délimitée ne fut attribuée aux groupes mais des points, départs à l'exploration.

Cette inclination à dépasser nos représentations culturelles en matière d'aménagement s'est traduite cette année en resituant le *construire* à travers *le salon des berces*, ouvrage par lequel Gilles Clément fait du jardin une « maison, avec ses pièces et ses cloisons : la haie échevelée, relique de clôture ; le chêne antique à la rupture des pentes, pivot de l'édifice ; le bosquet clair et le taillis, une toiture éparse ; le pré de la Grand' Roche en surplomb, un replat où dormir, et partout « l'eau courante » traversant la vallée jusqu'à la grande baignoire, le lac » (Clément 2009).

Après lecture de l'ouvrage, les étudiants devaient discerner un jardin et ses pièces parmi les multiples possibles des architectures végétales, puis élever un toit sans appui au sol, et l'habiter d'une table. Reléguer, en quelques sortes l'architecture à une pièce parmi d'autres. Remettre le projet à sa place comme partie d'un tout.

Ces inflexions pédagogiques ont déclenché une certaine sobriété dans les interventions – une légèreté qui révèle, qui entre en résonnance – et une plus grande attention au déjà-là. Mais, c'est surtout le temps qui s'est invité dans le processus ; « le temps qui passe et coule, et le temps qu'il fait, issu du climat et de ce que nos anciens nommaient les météores » (Serres 1987).

Ne vivant plus que dans le premier temps, nos contemporains, tassés dans les villes, indifférents au climat, polluent, naïfs, ce qu'ils ne connaissent pas, qui rarement les blesse et jamais ne les concerne (Serres 1987).

Nous replonger dans ce *temps extérieur des intempéries* (Serres 1987) rappelle les clefs de l'habiter : le vent et ses caprices, la lumière et sa course, le froid et le chaud, les aléas de la pluie et de la boue. Vers ces éléments, déréglés par l'anthropocène et ignorés d'une architecture conçue en dehors du monde, nous orientons notre enseignement. « Vers ce second temps, nous tournons notre expertise et nos inquiétudes, parce-que notre savoir-faire industriel intervient peut-être catastrophiquement dans cette nature globale dont les anciens pensaient qu'elle ne dépendait pas de nous » (Serres 1987).

Sensibiliser donc... À ce temps en changement climatique. Habiter un temps, l'espace déserté des écosystèmes souillés par cette distance quotidienne héritée des philosophies occidentales. Incliner nos recherches et nos pédagogies vers l'extérieur pour tendre vers des représentations à même de modifier nos actions. Suivre Philippe Descola pour tendre vers *l'écologie des autres*, une véritable sociologie du milieu, « écologie des relations entre humains et non-humains » (Descola 2011).

Réintégrer l'altérité à une époque où « l'essentiel se passe dedans et en paroles, jamais plus dehors avec le monde » (Serres 1987). Tel est le second point de mire.

3 Urgence et essaimage.

L'atelier de première année d'architecture est propice au dialogue entre recherche et enseignement. D'une part, les réponses-réflexes des jeunes étudiants sont autant de témoignages d'*apparaitre du monde*, nourrissant le chercheur. D'autre part, essaimée par certains étudiants qui nous quittent après un an emportant en bagage ces questionnements fondamentaux, la recherche se retrouve vite en société.

A la lecture des travaux du GIEC, adopter une attitude prospective est un impératif à mettre sur la table. Les raisons de l'amnésie généralisée face au défi climatique sont multiples. Francis Hallé, biologiste, souligne l'incompétence de l'animal humain en matière de gestion du temps, spécialiste, par sa mobilité, de la gestion de l'espace. Naomi Oreskes, historienne des sciences, soulève la question du scepticisme, répandu par de puissants *marchands de doute* ayant converti leur anticommunisme devenu obsolète en lutte contre l'écologie politique. La psychologie cognitive et les travaux de Daniel Kahneman révèlent que le cerveau humain sépare les choses auxquelles on prête attention des choses qu'on choisit d'ignorer.

Le changement climatique est la pire combinaison pour nous, êtres humains. C'est quelque chose dans le futur, qui nous force à faire des sacrifices maintenant, pour éviter des coûts incertains, dans le futur. C'est exactement ce en quoi nous sommes mauvais. (Kahneman 2015)

La prospective demande un effort car elle bouleverse nos certitudes et nos pratiques. Mais elle donne du sens à la rencontre enseignement-recherche. Face à la nécessaire remise en cause de nos comportements, elle est une piste incontournable pour parvenir à un *habiter* et un *faire* qui répondraient à l'actuelle idée du meilleur aménagement : le ménagement de la vie. A ceci, nous devons consacrer nos recherches et nos pédagogies.

Au regard des violences récentes, l'éthique mésologique proposée est l'affirmation d'une volonté de faire la paix avec nos milieux de vie, paix jumelle de celle que les hommes doivent faire entre eux.

Nous devons décider la paix entre nous pour sauvegarder le monde et la paix avec le monde afin de nous sauvegarder (Serres 1987).

4 REFERENCES

- BACHELARD Gaston**, *La formation de l'esprit scientifique*, Librairie Vrin, Paris 1999 (1^o édition : 1938)
- BERGER Gaston**, *L'attitude prospective*, Revue Prospective, N°1, 1958
- BERQUE Augustin**, *Qu'est-ce que la cosmophonie (l'apparaître d'un monde) ?* Séminaire du 06/03/2014 de la chaire d'anthropologie de la nature de Philippe Descola, Collège de France, Paris.
- CATSAROS Christophe**, *Déclencher des actions constructives*, in *Histoire de Construire* dirigé par Patrick Bouchain, collection *L'impensé*, éditions Actes Sud Beaux-Arts, Paris 2012.
- CLÉMENT Gilles**, *Le salon des berces*, Editions du NiL, Paris 2009.
- CLÉMENT Gilles**, *Les écosystèmes émergents*, Séminaire du 11/04/2013 de la chaire d'anthropologie de la nature de Philippe Descola, Collège de France, Paris.
- CLÉMENT Gilles**, *Le jardin en mouvement. De la vallée au jardin planétaire*, éditions Sens et Tonka, Paris 2006
- DESCOLA Philippe**, *Les formes du paysage*, Chaire d'anthropologie de la Nature du Collège de France, Paris. (2011)
- DESCOLA Philippe**, *Par-delà nature et culture*, éditions Gallimard, Paris 2005 – Collection *Bibliothèque de sciences humaines*.
- DESCOLA Philippe**, *L'écologie des autres- L'anthropologie et la question de la nature*, éditions Quae, Paris 2011, Collection *Sciences en questions*.
- HALLÉ Francis**, *Eloge de la plante – Pour une nouvelle biologie*. Editions du point, 2014 – Collection *Points Sciences*.
- JACKSON Tim**, *Prosperity without Growth – Economics for a Finite Planet*, Routledge editions, London 2011.
- KAHNEMAN Daniel**, interview réalisée par G.Marshall, publiée le 17/10/2014 dans *Les Echos*,
- MADEC Philippe**, *La mise en abîme* in *Pourquoi est-il si difficile de parler d'architecture ?* sous la direction de Cécile Chanvillard, Pierre Cloquette, Renaud Pleitinx et Jean Stillemans, Presses universitaires de Louvain, 2014.
- MEADOWS Dennis**, colloque *Perspectives durables*, Académie européenne d'Otzenhausen, Allemagne, Mars 2012
- ORESKEs Naomi**, *Les marchands de doute*, éditions Le Pommier, Paris 2012.
- PERQ Pascale**, *Les habitants aménageurs*, éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 1998 – Collection *Monde en cours* dirigée par Jean Viard, série *Territoires et société*.
- PRÉVOST René**, *La prospective économique*, in Revue économique, Vol 16, N°2, 1965. (p312 à 326)

SCHUMPETER Joseph, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, traduit de l'anglais par Gaël Fain, éditions Payot 1990, collection *Bibliothèque historique*. (1^o éditions, New-York 1942)

SERRES Michel, *Le contrat naturel*, collection *Champs Essais*, éditions Flammarion, 1987.